

The background of the book cover is an abstract painting. The top half is a deep, textured blue, while the bottom half is a vibrant, textured yellow. A horizontal band of lighter, mixed blue and white paint separates the two main colors, creating a sense of depth and movement.

OLIVIER  
FRÉBOURG

UN SI BEAU  
SIÈCLE

La poésie contre  
les écrans

ÉQUATEURS



*Un si beau siècle*

## DU MÊME AUTEUR

*Roger Nimier, le trafiquant d'insolence*, Le Rocher, 1989.  
(La Petite Vermillon, 2007). Prix des Deux-Magots.

*Basse saison*, Albin Michel, 1991.

*La vie sera plus belle*, Albin Michel, 1994.

*Port d'attache*, Albin Michel, 1998. Prix François-Mauriac  
de l'Académie française et prix Henri-Queffelec.

*Souviens-toi de Lisbonne*, La Table Ronde, 1998 (La Petite  
Vermillon, 2008).

*Ports mythiques*, Le Chêne, 2002.

*Esquisses normandes*, National Geographic, 2002.

*Maupassant, le clandestin*, Mercure de France, 2000 (Folio  
n° 3666).

*Normandie*, photographies d'Hélène Bamberger, National  
Geographic, 2004.

*Vietnam*, photographies de Nicolas Cornet, Le Chêne,  
2004.

*Massawa*, photographies d'Hugues Fontaine, Équateurs,  
2004.

*Un homme à la mer*, Mercure de France, 2004 (Folio  
n° 4526).

*Gaston et Gustave*, Mercure de France, 2011 (Folio  
n° 5692). Prix Décembre 2011.

*La Grande Nageuse*, Mercure de France, 2014 (Folio  
n° 6010). Prix Jean-Freustié 2014.

*Où vont les fils*, Mercure de France, 2019.

Olivier Frébourg

# *Un si beau siècle*

La poésie contre les écrans

ÉQUATEURS

ISBN 978-2-84990-419-0.

Dépôt légal : mai 2021.

© Éditions des Équateurs / Humensis, 2021.  
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

[contact@editionsdesequateurs.fr](mailto:contact@editionsdesequateurs.fr)  
[www.editionsdesequateurs.fr](http://www.editionsdesequateurs.fr)

*À mon frère Thierry, jeune poète.*

*À l'esprit d'enfance.*

À la douceur du temps nouveau,  
Les bois feuillissent, les oiseaux  
Chantent chacun en son latin,  
Selon les vers du nouveau chant.  
Il est donc temps de prendre  
Ce que l'homme désire le plus.

*Guillaume d'Aquitaine.*



Enfant, laisse aux mers inquiètes  
Le naufragé, tribun ou roi;  
Laisse s'en aller les poètes!  
La poésie est près de toi.

*Victor Hugo.*

L'affaire est entendue : les lumières sont éteintes depuis longtemps. Époque passablement sinistre. J'ai souvent réfléchi au beau mot de résistance. Ce précipité à la fois granitique et souple, électrique et poétique. Il est de nos jours lessivé. Nous en avons abusé comme un alcool facile à boire et travesti sa dignité. Il peut paraître lyrique et ne concerner que l'Histoire en majesté. Dans nos petites vies, pourtant, nous devons résister chaque jour, pour ne pas être écrasés par les affronts, les défaites, le chagrin.

*In fine*, la joie est le remède aux passions tristes. Elle consume le bol gris de nos mélancolies. Quand le monde est trop bruyant, je recours à la poésie. Elle ralentit le cours torrentiel du temps. Un petit gramme de stances ou de sonnets est moins toxique que le Prozac. Le ravage de la beauté est un incendie contemporain. Le paysage abrasé, détruit. L'installation de la laideur.

Là où la beauté disparaît, la contemplation et le silence s'effacent, la vie se réduit.

Je me demande ce que mes trois fils feront de ma bibliothèque. De ces livres blanchis par le soleil (paradoxalement le bronzage de la peau d'un livre) que j'ai laissés dans mon bureau percé par des fenêtres ouvertes sur un jardin et un champ où se reposent deux chevaux. Les livres que j'expose ainsi comme des fruits d'été, des pêches de vigne dans une cagette, ces livres qui m'ont constitué, ébloui, hanté. Ces livres lus, allongé sur mon lit d'enfant, de jeune homme, à ma table de travail. Ces livres, mon paravent contre les tempêtes, ma planque où personne ne pouvait m'attraper, ils ont été ma religion, mon abbaye de la Trappe. C'est un corps chaud qui palpite, une bibliothèque, pas une rangée d'astres morts. Nos livres sont nos parents puis deviennent nos enfants. Il faut s'en occuper, les caresser comme on caresse le front et les cheveux de nos enfants. Ce sont eux, les photos de nos vies. Ils ont accompagné nos périodes en couleur ou en noir et blanc. Celui-ci est un été. Celui-là, un hiver. Ce sont des rochers auxquels

je m'accroche. Ils ne sont pas durs. Ils sont la tendresse intérieure du temps passé.

Les bibliothèques composent une mémoire vivante, un éveil des sens. Elles permettent de voyager d'un pays à l'autre. Les plus parfumées se trouvent dans les villas de vacances. Les livres gardent entre leurs pages la douceur du temps suspendu. Celui des chaises longues en toile délavée, des bains de mer. Entre les pages des grains de sable comme de la poudre d'or. Qui les a lues ? Des étrangers, des femmes et des hommes dont nous imaginons le visage, la vie. Ces bibliothèques donnaient de l'esprit, de l'ouverture aux maisons. Elles nous accueillent. Elles ne sont pas seulement synonymes de villégiature. Elles réchauffent les murs du réel, tracent des milliers de chemins au cœur de l'histoire, nous permettent de rendre chaque moment plus beau et intense. La vie est plus froide sans livres, plus dure. Économique, bornée.

Or, les bibliothèques ont disparu des maisons. Le symbole de la bourgeoisie éclairée a été englouti. Chez les nouveaux riches tout d'abord qui ont un vrai mépris pour la culture et préfèrent la technologie, le design à la poésie — aujourd'hui, tout doit être tendance —, dans les classes moyennes ensuite, trop occupées pour lire et qui doivent gagner leur vie en pleine crise, et dans les classes populaires qui finissent, elles aussi, par lâcher ne voyant même plus dans le livre un salut. Cet effacement est aussi dramatique qu'un autodafé.

Les écrans ont chassé les livres. La lecture exige le silence. C'est un cercle dans lequel on s'isole pour mieux rayonner. Sans imaginaire, nous sommes des papillons épinglés, dépourvus de passion ou de rêve. Les bibliothèques, tours à la construction insensée dans lesquelles s'épanouit le sens de la vie. Elles fondent comme la banquise du pôle Nord. Chaque année un peu plus, dans l'indifférence, comme des librairies fermant à Paris et en province, sans soulever la colère des foules. Mais quand le livre s'efface, une part de la civilisation recule. Les mots et les rêves se gommement peu à peu. Sommes-nous inconscients à ce point ? Monde sans mémoire. Monde dilué et avalé par le numérique. Nous regarderons définitivement les bibliothèques comme un musée, un objet de curiosité. Les écrivains se transformeront en figures de cire au soleil. Des pans de bibliothèque évoqueront des murs en pierre écroulés. Et bientôt, de notre vivant, de nouvelles générations regarderont le monde du papier avec dégoût ; un truc inutile,

encombrant, et — argument suprême — peu écologique par rapport à leurs écrans si propres, si lisses. Quand le livre s'efface, l'esprit de résistance s'effondre.

Un soir d'été, autour d'un vin blanc de Chenonceaux, je parlais avec l'un de mes fils de Françoise Sagan, de Bernard Frank et des Hussards dont les livres étaient à son âge mes Baedeker. Et, soudain, je compris que cette légèreté, cette façon que Frank et Sagan avaient eue tous les deux de jouer la vie au casino, ce génie de la paresse qui avait sculpté leur élégance de grands fauves assoupis constituaient une panoplie révolue. Ces coups de griffes étaient devenus totalement anachroniques. Je pris alors conscience d'un léger décalage. Tout s'était vitrifié dans un conformisme que je n'aurais jamais imaginé. « Le bruit des hommes m'est étranger », écrit Claudel dans *Vers d'exil*.

Toute époque a son manteau de conformisme. Mais, cette fois, il s'est mondialisé. Phénomène inédit. Nous sommes devenus captifs d'un minotaure numérique — un seul œil mais des milliards d'algorithmes qui non seulement nous scrutent mais nous imposent leur rythme de non-vie, cette cadence de la consommation qui peu à peu mite la

C'est parfois si simple le bonheur : un paysage, la mer, le soleil, un parfum. Nous les perdons de vue aujourd'hui. « C'est quelque part entre la Calabre et Corfou que le bleu commence pour de bon » (Lawrence Durrell, *L'Île de Prospero*).

Les îles, ces hosties de sable vers lesquelles les hommes se sont réfugiés quand le monde était trop bruyant. « *No tongue! all eyes! be silent!* », écrivait Shakespeare dans *La Tempête* que Durrell cite en exergue. « Pas de mots, les yeux ouverts, soyez silencieux. »



ÉDITIONS **DES** ÉQUATEURS

[www.editionsdesequateurs.fr](http://www.editionsdesequateurs.fr)

